









## QUELQUE CHOSE D'UN APRÈS

À l'époque de ce voyage, je suivais deux cours de dessin parmi ceux dispensés aux Beaux-arts.

Assez déçu de la nature et de la qualité du cours que j'avais suivi l'année d'avant, j'avais pris la décision de me re-concentrer sur cette pratique, et sur ce que l'école permettait d'apprendre et d'approfondir en la matière, qu'on y soit familier ou non.

Je n'ai jamais été un grand ni même un bon dessinateur, et je ne le suis toujours pas. Je n'ai jamais cherché à l'être non plus, il faut bien avouer. Mais j'avais envie alors d'en découvrir un peu plus, et de voir par moi-même ce qu'on pouvait y faire.

Au moment de notre départ, donc, je pratiquais le dessin de manière beaucoup plus suivie et assidue que jamais avant, ni même depuis. J'y consacrais tout mon vendredi donc, au Louvre le matin, à copier et dessiner d'après les Rubens du Cycle de Marie de Médicis, puis en visite l'après-midi, dans le lieu défini par nos professeurs. À quoi s'ajoutaient encore plusieurs heures

par semaine, chez moi, dégagées parmi le temps consacré au reste de ce qu'il fallait faire pour soi, pour son propre lot de recherches à mener, et de pièces à réaliser.

Et c'est donc avec un petit carnet de dessin, pouvant tenir dans une poche ou un petit sac que je suis parti, dans l'idée de dessiner ne serait-ce qu'un peu, sur place.

Puis d'autre part, à cette même époque, j'avais commencé à lire **AKIRA**, le manga créé par Katsuhiko Otomo et publié pour la première fois entre 1982 et 1990.

L'ouvrage, culte, retrace l'état d'un monde dystopique et post-apocalyptique, dans lequel la ville de

Tokyo a été marquée par les ravages apparemment nucléaires d'une troisième guerre mondiale, puis rebâtie sur ses propres décombres.

Et au delà de la trame narrative précise, qui ne concerne finalement pas ce projet-ci, le récit, qui implique une ré-émergence du conflit, et son escalade jusqu'à la destruction, une nouvelle fois, de la ville de Néo-Tokyo, permet à Otomo et son équipe de décrire patiemment, et dans son style ciselé et précis, de vastes paysages urbains d'après catastrophe, que la catastrophe soit lointaine déjà, ou plus récente.

Les pages sont nombreuses ainsi, où, empreintes de l'imaginaire science-fictionnel de ces époques là, d'immenses carcasses de béton et de ferrailles se profilent ou

criblent le blanc du papier, comme pour figurer toutes ces étendues de vide qu'elles surplombent de leur démesure décadente lorsqu'elles se tiennent encore fières, ou qu'elles ne font plus que grêler à peine, lorsque ce vide là n'est plus que le signe de la destruction advenue, ayant mis à bat la grandeur jusque là prétendue de ce monde écroulé, et laissé alors béant de blanc, comme une résille défaite et résignée face à l'océan qui n'a plus qu'à venir la noyer.

Et arrivés à La Havane, avec ce petit carnet de dessin sur moi, c'est aussi bu de ces lectures, et de ces images ci, d'amples structures de béton dressées bancales sur



des étendues de débris, et de vide signalant leur catastrophe, à venir ou advenue, que j'ai pu aborder, aussi, les paysages à découvrir.

Dresser une comparaison brute entre La Havane et le Néo-Tokyo d'AKIRA serait trompeur malgré tout, et malhonnête. Qu'il puisse y avoir des similitudes, des ains pour le dire ainsi, c'est une possibilité. Mais c'est sans doute la grandeur de l'œuvre d'Otomo, que de se montrer si impressionnante. Ou la petitesse éventuelle de mon caractère, que d'être aussi impressionnable...

Parce que Cuba, et La Havane, ne vivent pas dans les décombres d'une catastrophe, ou du moins pas

telle que celle décrite dans le manga. Et s'il y a catastrophe, à Cuba, c'est sans doute une catastrophe douce, lente, agonisante peut-être, ou empreinte des langueurs tropicales propres aux embruns Caribéens.

Je ne le sais pas trop.

C'est celle en tout cas du blocus, d'un acte de guerre plus fin, plus lent, moins directement et manifestement impactant, mais qui n'en est pas moins à même de transparaître à travers tout ce qui s'en trouve affecté, et comme enlisé.

Et pour en venir enfin à ce qui concerne réellement ces dessins, et l'intention qui les dirigeait, cette impression que tout vivotait comme enlisé donc, c'est justement le sentiment qui a prédominé dans

mon rapport à la ville lors de ces marches, c'est le sentiment qui me prenait en parcourant ces paysages urbains, où se dressaient ici ou là, je l'ai déjà dit, ces colonnades, ces bâtisses étranges, ces décombres et ces chantiers mal engagés, et toutes ces choses qui ne semblaient qu'attendre ou appeler une imaginaire ruine future, lorsqu'elle n'était tout simplement pas déjà là, déjà vive, d'une certaine manière.

Et c'est dans cette logique là que j'ai commencé à dessiner quelques vues de La Havane, parmi celles qui me semblaient le plus dire cet état là, ce constat que je faisais, et que j'imaginai les décrire vides

de tout, et ensablées, désertifiées, noyées elles aussi dans le vide du blanc du papier, mais un vide, du sable, qui dirait moins la catastrophe même douce, que l'abandon et la résignation un peu suave de ce pays là, que je croyais en tout cas déceler un peu dans ce pays là.

Mon carnet devait faire une centaine de pages, et je devais sans doute m'imaginer que j'allais réaliser une centaine de vues, que je reprendrais et finirais une fois rentré chez moi, avant d'en faire une jolie petite édition bien montée.

Je ne l'ai pas fait.

Je n'ai jamais fini ni repris ni même touché à ces dessins après qu'on soit rentrés. Sans raison

particulière, d'ailleurs. Je me suis juste contenté de faire d'autres choses, qui devaient m'importer plus à ce moment là, comme tout le reste depuis il faut bien avouer.

J'aurais pu finir ces dessins, pourtant, ne serait-ce que pour les rendre plus dignes de l'édition que j'essaye d'en faire ici.

Je le pourrais encore.

Je l'aurais pu.

Je l'aurais même dû.

Mais ça ne me semble plus avoir lieu d'être. Ces dessins ne sont que des esquisses rapides d'infimes projets qui n'auront jamais été très intéressants, je ne le crois pas, ou jamais autrement que pour dire ce que j'essaye de dire dans ce rapide texte ici-même.

Puis tout est beaucoup trop lointain à présent. Et depuis la proclamation de la fin du blocus, et malgré les quelques attermoissements récents, il ne serait plus possible de confronter réellement ce réseau d'impressions vieilles d'une sizaine d'années pour l'assurer à minima.

Alors je me console d'une certaine manière, en me disant que ces esquisses là finissent par rejoindre dans leur état, un peu, l'état de ce qu'elles se proposaient de décrire, pour ne plus être à leur tour que les traces de choses soit révolues, soit non encore advenues, et sans doute un peu des deux.











































